

Adolescence et crise dans le Village Global

La *Violence fondamentale* revisitée

Nagy Charles Bedwani

Volume 21, numéro 1, automne 2008

Prévenir le suicide

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037883ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037883ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bedwani, N. C. (2008). Adolescence et crise dans le Village Global : la *Violence fondamentale* revisitée. *Frontières*, 21(1), 126–132.
<https://doi.org/10.7202/037883ar>

Adolescence et crise dans le Village Global

La Violence fondamentale revisitée

Nagy Charles Bedwani, M.D., F.R.C.P.C.,
adopsychiatre, professeur agrégé de clinique,
Département de psychiatrie, Faculté de médecine,
Université de Montréal, médecin-chef,
Unité d'hospitalisation du Centre des adolescents,
Hôpital du Sacré-Coeur de Montréal.

La société contemporaine est le lieu de changements aussi nombreux qu'inédits; leurs répercussions sont rapides et souvent planétaires. Quels seraient les effets possibles de ces ondes de choc sur la résolution de la crise identitaire des adolescents et des adolescentes qui vivent maintenant dans un « Village Global¹ » ?

Je tenterai d'aborder, d'un point de vue psychanalytique, la crise identitaire des adolescents ainsi que l'importance de sa résolution pour le développement ultérieur de leur personnalité. Je m'intéresserai aussi aux nouveaux phénomènes observables qui influenceront cette résolution et à leur possible répercussion sur l'émergence d'un repli narcissique au détriment de l'éveil à l'altérité. Je m'attarderai ensuite sur la nature d'une certaine violence, qui porte les jeunes à poser de plus en plus de gestes hétéroagressifs, parfois extrêmes, et d'avoir aussi plus souvent recours au

suicide lorsque leur mal de vivre devient ingérable. À la lumière de cette analyse, j'avancerai certaines recommandations qui pourraient, à mon avis, prévenir, contenir ou limiter certaines dérives.

LA CRISE IDENTITAIRE DE L'ADOLESCENCE: HIER ET AUJOURD'HUI

L'identité d'un individu se construit graduellement à partir de la relation intime et paradoxale qu'il entretient avec le monde qui l'entoure, en commençant par ses parents, sa fratrie, les adultes, les pairs signifiants et enfin... la société. L'intime réciprocité exigée par les premiers soins prodigués au nourrisson forme le premier jalon d'un processus lui permettant de s'identifier aux objets externes qu'il aura, selon Winnicott (1971), paradoxalement créés: « Le bébé crée l'objet, mais l'objet était là, attendant d'être créé et devenir objet investi. » Tout au long de son développement l'enfant continuera à s'identifier à des « objets » qu'il s'est proposé comme modèles. Selon Erickson (1968), la formation de l'identité commence là où aura cessé l'utilité de l'identification. Suivra

alors un émondage des identifications préalablement intériorisées et leur refonte dans une configuration dûment reconnue et acceptée par sa communauté d'appartenance. Il en découle un second paradoxe: « Il est des nôtres en devenant lui-même. » En pleine quête identitaire, un adolescent me confia un jour son désarroi de la sorte: « Dans mon groupe de musique, chacun joue son instrument, moi j'en joue plusieurs mais n'en maîtrise aucun, je suis un *nobody*. » La résolution de la crise identitaire de l'adolescence implique donc que le jeune puisse parvenir à s'identifier à certains objets de ce monde qui l'entoure et qu'il les fasse siens, et que le monde qui l'entoure lui fasse une place avec la spécificité qu'il s'est ainsi approprié.

De nos jours, la crise identitaire de l'adolescence est soumise à de nouveaux défis notamment à ceux de la multiplication exponentielle des objets identificatoires et à la relativisation des valeurs identificatrices consistantes. Comme le souligne Jeammet (2002, p. 15): « C'est la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'à une si grande échelle le destin d'une génération n'est plus perçu comme

devant être pour l'essentiel une répétition à l'identique du mode de vie de la génération précédente.» C'est donc avec un certain vertige que l'adolescent abordera son processus d'identification. Le garçon ne deviendra plus « comme son père » ou la fille « comme sa mère ». Ils évolueront dans un Village Global où les avatars de l'identification subiront les aléas de la mondialisation : libre circulation des idées, des valeurs, des cultures, des modèles, des modes, des croyances et des tendances ; relativisation de ce qui est bien et de ce qui est mal, conjuguées à un évanescence des balises Parent-École-Société, celles-ci se soustrayant de plus en plus à leurs fonctions traditionnelles. La formation de l'identité risque, dans ce contexte, d'avorter et d'aboutir à ce qu'Erickson désignait comme une « diffusion de l'identité ».

Assistons-nous donc, depuis quelques décennies, à une telle accélération de l'évolution sociale que notre psyché aurait de la difficulté à lui emboîter le pas et que le processus inné de son développement en serait affecté ? Il serait à propos de vouloir en mesurer l'impact à l'adolescence, en tant que carrefour où des changements biologiques, psychologiques et sociaux s'opèrent simultanément, forçant l'émergence de l'identité. La souffrance des jeunes est-elle accrue dans la foulée de ces changements sociétaux ? S'exprime-t-elle différemment dans des comportements, des défenses, ou des symptômes « nouveau genre » ? L'incidence de maladies psychiatriques juvéniles s'en trouve-t-elle altérée ? Par ailleurs, quelles réponses apporte cette société qui évolue si vite aux problèmes des jeunes, à leurs souffrances et à leur condition psychologique, voire psychiatrique ?

Et, d'ailleurs, la psychanalyse peut-elle encore leur venir en aide, tant par sa compréhension du développement de la vie psychique de l'individu que par ses approches thérapeutiques, ou bien est-elle devenue obsolète, puisque la société qui prévalait à ses origines a tout simplement disparu ? Adapté à l'époque victorienne, le modèle freudien s'est voulu universel et a rapidement étendu sa compréhension de l'être humain jusqu'aux confins de ses rituels cannibales les plus primitifs. Il faut toutefois reconnaître que l'ère victorienne était l'aboutissement de la civilisation gréco-judéo-chrétienne. Entre-temps, la structure familiale, garante de la stabilité du développement psychique de l'individu par sa transmission des valeurs et des traditions, avait peu changé pendant plus de deux millénaires. Les bouleversements sociétaux survenus depuis l'avènement de l'ère postindustrielle l'ont fortement ébranlée et détournée de ses fonctions sta-

bilisatrices essentielles au développement psychique des enfants et des adolescents d'aujourd'hui.

Depuis nous assistons, du moins en Occident, à deux changements psychodéveloppementaux majeurs :

1) L'estompage de la phase de latence et l'hypersexualisation prépubertaire.

Comme le souligne Guignard (2006) :

La période de latence telle que Freud l'a définie en 1905 dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* est en voie de disparition dans le tissu social actuel. On n'observe plus de « refroidissement » de l'expression pulsionnelle chez les enfants de six à douze ans qui, plutôt qu'une déflexion de leurs pulsions sexuelles vers des activités de sublimation, manifestent une excitabilité aussi importante que les enfants de trois à cinq ans, l'âge dit « œdipien », tout en singeant à l'envi les attitudes et les comportements sexuels des enfants pubères, des adolescents et des jeunes adultes.

Le comportement hypersexualisé des filles de six à dix ans, en particulier, soulève actuellement de nombreuses inquiétudes (Robert, 2005 ; Bouchard *et al.*, 2005).

2) La prolongation de l'adolescence jusque dans la vingtaine (phénomène « Tanguy »).

Selon Statistique Canada, le phénomène « Tanguy » tend à se généraliser : 41 % des jeunes adultes de 20 à 29 ans habitent chez leurs parents en 2001, alors qu'ils n'étaient que 27 % en 1981. En France, en 2000, selon l'INED, 50 % des filles et 60 % des garçons entre 20 et 24 ans habitaient encore chez leurs parents. Les causes de ce phénomène sont certainement multiples : longueur des études, non-urgence de devoir fonder un foyer, choix de carrière nébuleux, changements brusques dans le marché de l'emploi ne sont que quelques exemples de facteurs pouvant rendre la quête identitaire et l'accès à l'autonomie plus ardu.

Alors que la latence serait pour Erickson (1968), un moratoire psychosexuel prépubertaire mettant en veilleuse les pulsions, l'adolescence se verrait suivie par un moratoire psychosocial à l'intérieur duquel le jeune adulte résoudrait sa crise identitaire. Durant ce temps mort, la société se montrerait plus clément envers ses écarts de conduite ou ses égarements, alors que lui ajusterait ses aspirations et ses rêves à la réalité extérieure. C'est bien ce moratoire qui semble s'étirer de plus en plus, un peu comme si le fossé séparant le monde intérieur de l'adolescent de son environnement extérieur se creusait de plus en plus.

LES FACTEURS SOCIOCULTURELS POUVANT INFLUENCER LA RÉOLUTION DE LA CRISE IDENTITAIRE DES ADOLESCENTS D'AUJOURD'HUI

Des signes de malaise commençaient déjà à se faire sentir autour des années 1980 chez ceux que l'on nomma « la génération X » ou « la génération Bof ». En 1991, le Québec se réveilla sous le choc des révélations du « Comité Bouchard » qui brossa un tableau assez sombre de la jeunesse québécoise : 36 % de décrocheurs au secondaire ; le taux de suicide avait doublé en dix ans et la criminalité juvénile s'était accrue ; 80 % des adolescents consommaient de l'alcool et 25 % des drogues illégales ; 39 % des filles et 13 % des garçons se disaient victimes d'abus sexuels ; enfin, un enfant sur cinq vivait dans une famille monoparentale et un enfant sur deux voyait ses parents divorcer. À quelques décimales près, ces mêmes phénomènes se vérifièrent dans l'ensemble des pays occidentaux, signes probants que le tissu social avait commencé à se désagréger.

Les adolescents d'aujourd'hui sont menacés, de part et d'autre de l'Atlantique, par une absence de projets et un effondrement des valeurs. Leur désarroi n'est certainement pas étranger aux bouleversements sociodémographiques qui se produisent à l'échelle planétaire redimensionnée en Village Global et qui entretiennent leur crise. Ces jeunes qui sont-ils ? Que veulent-ils ? Que deviendront-ils ? Ces questions sans réponse semblent s'alimenter « à-vide » aux comptoirs de *fast food* du Village où l'on retrouve ce « menu type » :

- 1) Un espace-temps réduit sur mode accéléré par la *hi-tech*.

Ces prodiges de la haute technologie que sont les portables, l'Internet et toutes les formes hybrides de télécommunications nous confèrent un faux sentiment d'omnipotence : avoir instantanément accès à tous et à tout ; un faux sentiment d'isolement : si proches et si loin de tous ; et de débordement psychique : trop, trop vite et jamais assez. Alors que l'adolescent en a déjà plein les bras de devoir gérer ses transformations internes et de contrôler son monde pulsionnel, le voilà happé par ce « trou noir » qui, tout en lui donnant l'illusion du contrôle, le force à grandir trop vite en court-circuitant son processus de maturation naturel.

- 2) un monde virtuel qui contre- façonne le monde réel.

L'absence de censure que procurent ces nouveaux outils permet à l'individu sous le couvert de l'anonymat, via le clavardage, les forums et autres outils exhibitionnistes et échangistes, d'outrepasser ses propres limites et d'avoir un accès illimité

à l'intimité d'autrui ainsi qu'à ses pensées les plus extrêmes. Les jeux vidéo, pour leur part, vont l'accrocher à travers une répétition d'appâts à caractère le plus souvent violent ou sexuel qui favoriseront la décharge pulsionnelle plutôt que la créativité. Contrairement aux contes, mythes et légendes qui, à travers la prose, la poésie, le théâtre ou le cinéma, ont permis à des générations entières de vivre avec leurs désirs ou leurs angoisses refoulés ou en partie révélés sans trop se sentir bousculés, ces nouveaux moyens violent l'inconscient des individus ou les exposent crûment à d'autres réalités que la leur. L'adolescent accro à ces outils finit par confondre le virtuel et le réel, et à banaliser ses pulsions agressives ou sexuelles, incapable de pouvoir apprivoiser à son rythme la réalité qu'il appréhende.

3) Des valeurs spirituelles incertaines et une pléthore de valeurs matérielles.

Le déclin des valeurs spirituelles et morales a provoqué un relâchement des liens sociaux, laissant chacun s'accrocher aux moyens de fortune qu'il trouve sur son chemin. Nous assistons dès lors à une ruée vers des refuges ésotériques ou des potions magiques et à la célébration du culte de l'individualisme et de l'hédonisme ou encore au cumul des avoirs. L'adolescent se retrouve ainsi privé de projets collectifs et porteurs d'espoir, auxquels il peut s'identifier, et confiné à sa solitude, à sa pensée magique ou à la satisfaction immédiate de son plaisir. Cet isolement pourra aussi l'amener à adhérer à des groupes porteurs de « nouvelles idéologies » très souvent extrémistes et dangereuses.

4) Des familles éclatées, « monoparentalisées » ou reconstituées.

Désormais plus de la moitié des jeunes transitent durant une partie, sinon toute leur existence entre plusieurs figures parentales au gré des ententes, mésententes, ruptures, réconciliations, aménagements et déménagements de leurs parents et/ou de leurs partenaires. D'autres connaîtront la monoparentalité avec ses propres contraintes et vicissitudes. Cette tendance lourde, qui s'apprête à devenir la norme plutôt que l'exception, confronte l'enfant et l'adolescent à la fragilité des liens éphémères, à l'aléatoire de la vie, aux deuils à répétition et au défi de survie à travers attachements insécures et règles changeantes. Seuls les plus « résilients » parviennent à s'en sortir...

5) Des rôles parentaux déssexualisés et homogénéisés.

Une des prémices de la résolution du complexe d'Œdipe réside dans l'identification de l'enfant au parent du même sexe. Cette identification lui permettrait, selon la théorie freudienne, d'intérioriser le tabou

de l'inceste et d'accéder ainsi au respect de l'ordre établi. L'enfant peut évoluer grâce au rôle du père distanciateur, d'une relation binaire à une relation triangulaire. Le surmoi deviendra par la suite « l'héritier du complexe d'Œdipe » et donnera alors présence au principe de réalité sur le principe de plaisir, au bien sur le mal, ouvrant ainsi la voie à une certaine conscience morale. Le modèle patriarcal de la société, qui a inspiré Freud dans l'élaboration de sa théorie, s'est vu remplacé par un modèle plus « égalitaire » où les rôles maternels et paternels se sont graduellement confondus, ou du moins se sont débarrassés de leurs stéréotypes respectifs, sans que cela n'entrave nécessairement la résolution du complexe d'Œdipe ou n'altère ses fonctions structurantes sur la personnalité. Il arrive cependant que certains parents assument mal cette transition et, par peur d'imposer des modèles sexistes à leurs enfants, qu'ils maquillent leur identité de genre voulant en quelque sorte les protéger des effets potentiellement nocifs de leur masculinité ou leur féminité respectives. Interdire à une fillette de « jouer à la mère » avec ses poupées, ou à un petit garçon de « jouer au soldat » ou « au pompier » pour éviter qu'ils ne deviennent sexistes ou violents, relève de la même dialectique que celle de leur acheter des sous-vêtements *sexy* ou des jeux vidéo de violence extrême : le tabou universel et naturellement organisateur de l'inceste se voit remplacé par des interdits politiques, ou par une incapacité parentale d'imposer un interdit quelconque. La perplexité dans laquelle se retrouvent certains parents face à ce devoir qui consiste à poser des limites à leurs enfants ne peut que semer la confusion, dans leur quête identitaire.

6) Les chocs culturels provoqués par des mouvements migratoires massifs et la multiplicité des modèles d'identification.

Le Village Global ne ressemble pas tout à fait à Saint-Tite, qui ressemblait jadis à s'y méprendre à Sainte-Rosalie. Le Village d'aujourd'hui ressemble plutôt à un caravansérail où se retrouvent des habitants des quatre coins du monde. On y parle des centaines de langues et dialectes. Les croyants côtoient les non-croyants, les sectes rivalisent avec les religions. Les us, coutumes, styles de vie, configurations familiales offrent une formidable mosaïque de choix identitaires au jeune, mais peuvent aussi bien le confondre et l'égarer dans ses appartenances et contribuer à sa « diffusion identitaire ».

7) Des sentiments d'insécurité entretenus et amplifiés par les conjonctures politiques, économiques et environnementales.

Les habitants du Village sont au courant presque instantanément de tout ce qui se passe sur la planète, particulièrement lorsqu'il s'agit d'une mauvaise nouvelle. Cela crée un climat de précarité permanent. Réchauffement de la planète, désastres environnementaux, récession, tsunamis, famines, génocides, actions terroristes, violence urbaine, SRAS et VIH constituent la toile de fond de notre quotidien. Les jeunes se sentent, et pour cause, insécurisés. Leurs projets d'avenir sont incertains, ils se réfugient dans le déni ou dans le plaisir instantané, ou tout simplement ils laissent éclater leur colère.

8) L'ubiquité et la banalisation de la violence et de la sexualité.

La violence et le sexe sont omniprésents dans le Village. La musique pop, les vidéoclips et les jeux vidéo en font, hélas, trop souvent, leur apologie. Le Web avec ses multiples tentacules les véhicule dans les plus modestes chaumières, les banalise et les encourage sous toutes leurs formes : pédophilie, prostitution, viol, racisme, homophobie, anorexie, suicide, toxicomanie, terrorisme, tueries et bien d'autres...

Hypnotisé par son *PlayStation®* ou galvanisé par la métallique musique de son lecteur MP3, le jeune d'aujourd'hui semble se replier dans ce qu'Erickson appelait un « isolement autistique ». Il somnole dans une adolescence qui s'éternise, il noie son angoisse dans des drogues de plus en plus dures et sa violence, si barbare et si gratuite semble-t-elle, ressemble plus à celle d'un désespéré qu'à celle d'un révolté. La solitude des jeunes se voit aussi accentuée par des parents absents ou happés par leurs activités professionnelles et souvent supplantés par la perfide magie du petit écran qui, loin de jouer un rôle de pare-excitation, exacerbe plutôt leurs pulsions. L'aire transitionnelle où il est permis de rêver et de créer s'est rétrécie comme peau de chagrin au gré des progrès qui ont réduit l'espace-temps...

LE REPLI NARCISSIQUE : STRATÉGIE DE SURVIE OU NOUVEAU « STYLE DE VIE » ?

Si l'adolescence constitue une étape de la vie où la crise identitaire se résout, comment peut-elle le faire de nos jours, alors qu'il subsiste si peu de valeurs identifiantes consistantes et si peu de points de repère stables ? Il devient dès lors légitime de poser la question : les adolescents d'aujourd'hui ont-ils encore les moyens de relever le défi d'Œdipe ? Ont-ils encore la possibilité d'accéder à une relation objectale saine ou demeureront-ils captifs de leur narcissisme ? Et en corollaire : la conjoncture sociale contemporaine

affecte-t-elle jeunes gens et jeunes filles de la même manière ?

Ces réflexions m'ont amené à revisiter l'écrit remarquable de Bergeret sur la *Violence fondamentale* (1984). Celle-ci habite tous et chacun. Elle n'est ni Éros, ni Thanatos, mais les précède et les englobe. « Instinct animal plus que pulsion » selon Bergeret, la *Bemächtigungstrieb* des *Trois essais*, que Grünberger traduira par « pulsion d'emprise », nous permet initialement, sur un mode binaire, de survivre en anéantissant l'autre en tant que proto-objet : « moi ou rien », « l'autre ou moi » ou le tristement célèbre « qui n'est pas avec nous est contre nous » prononcé après l'attaque terroriste du 11 septembre 2001. Ce mode de fonctionnement mental archaïque, où dominent les processus primaires essentiels à la survie de soi et de l'espèce, relèverait d'un instinct fondamental violent, qui dans une éventuelle évolution affective heureuse se dissoudrait, selon Bergeret, « au sein d'une vectorisation libidinale ultérieure qui mettrait en valeur les fonctions de liaison et d'objectalisation ». Le hic est que les ingrédients essentiels à cette « évolution heureuse » se font souvent rares de nos jours... Parfois, bien au contraire, la société semble favoriser la réémergence de ces réflexes tribaux de survie comme le démontre cette anecdote recueillie dans la presse canadienne.

Été 2006. Les Forces armées canadiennes lancent une campagne publicitaire de recrutement. « [si la vie vous intéresse...], vivez l'aventure en Afghanistan...! » La campagne attira un grand nombre de recrues, et ce, malgré le décès d'une trentaine de soldats canadiens sur le front. Un lieutenant de la base de Valcartier, commenta ainsi au journal *La Presse* le succès remporté : « Pour cette génération qui adore les sports extrêmes, il n'y a rien de plus extrême que l'armée. Ils retrouvent dans notre technologie une transition de l'univers des jeux vidéo, sauf qu'évidemment tout cela devient une réalité », et il ajouta : « On remarque que chaque fois qu'un soldat canadien meurt, il y a un effet rassembleur chez les autres soldats. Ça leur procure le goût d'investir davantage dans leur rôle militaire. Donc non seulement ça ne les refroidit pas, mais pour un certain nombre, ça les incite à partir en mission. » Sans le savoir, le lieutenant faisait écho au phénomène amplement décrit par Freud (1913; 1915; 1921; 1927; 1930) de la réactivation de « l'instinct groupal de survie » chez les individus, lorsque leur survie collective est menacée. Dans ces conditions, la « mentalité de groupe » prend le relais sur la pensée personnelle, comme le soulignait encore récemment Guignard (2006).

Dans ce contexte, la quête identitaire pourrait devenir plus laborieuse et, à la limite, pourrait même avorter. Car pour bien se réaliser, elle requiert un espace à la fois accommodant et rassurant. Je me réfère ici à l'espace du transitionnel que Kaës (1979) définit comme « un espace de présence et d'absence, ni trop de l'un, ni trop de l'autre, ni pas assez de jeu dans un cadre de contenu dans un contenant, de tension paradoxale, tension quand même... » L'espace du transitionnel de l'adolescent d'aujourd'hui nous paraît à la fois aride comme un désert et congestionné comme une mégapole. Éros tout comme Thanatos y galopent à toute bride s'abreuvant aux haltes des cyber-cafés, des vidéoclubs, des *partys rave*, des salons de *piercing* ou de tatouage, des spas ou des centres de *fitness*. La pulsion de vie qui normalement débouche sur la génitalité et l'altérité se replie sur un autoérotisme primaire, un culte du corps, de l'apparence et du sexe, réduisant l'autre, au mieux, à un objet de fétiche. La romance, la maladie d'Amour, le désir d'aimer et d'être aimé ont-ils encore un sens pour les ados d'aujourd'hui ?

En même temps que la capacité d'aimer s'amenuise, le besoin de détruire fait rage. Se détruire soi-même d'abord, de façon abrupte : au Québec le taux de suicide chez les 15-19 ans est passé de 2 pour 100 000 en 1950 à 20 pour 100 000 en 1999; de façon lente : excès d'alcool et de drogues de plus en plus dures; ou en jouant à la roulette russe des sports extrêmes et des excès de vitesse. Détruire les autres aussi : dénigrement et humiliation des pairs, comportements homophobes, sexistes et racistes, viols et abus sexuels, violence physique souvent gratuite pouvant mener parfois à des décès. De plus en plus, nous assistons à des homicides de masse perpétrés par des jeunes forcenés. Ce phénomène extrêmement rare dans les pays industrialisés il y a 40 ans (un cas à Austin, Texas, aux É.-U., en 1964) est devenu depuis, beaucoup plus fréquent : de 1984 à nos jours, on recense au moins dix-neuf cas. Après la tuerie de la Polytechnique en 1989, Montréal revit en 2006, une autre tragédie au Collège Dawson. Le jeune qui en est responsable et qui s'est ensuite suicidé avait 25 ans, des casiers médical et judiciaire vierges. Il vivait chez ses parents, ne travaillait pas, s'entraînait dans un club de tir, collectionnait des armes, passait le plus clair de son temps isolé dans sa chambre, fréquentant des blogues « gothiques », où il tenait des propos nihilistes et paranoïaques sur l'humanité et jouant au tristement célèbre jeu vidéo *Super Columbine Massacre*. Kimveer Gill n'était peut-être pas le prototype de sa génération, mais il en reflétait la souffrance

extrême. Quelques jours plus tard, d'autres jeunes au Québec et aux États-Unis ont tenté de l'imiter. Plus récemment, une adolescente de 16 ans a abandonné son nouveau-né dans un bois; on le retrouva mort quelques jours plus tard. Son entourage ne savait même pas qu'elle était enceinte... Et puis, il y a eu les tragédies de Virginia Tech (É.-U.) en 2007, de Tuusula (Finlande) en 2007, de Kauhajoki (Finlande) en 2008 et de Winnenden (RFA) en 2009. N'oublions pas non plus dans ce décompte les enfants et les conjoints assassinés par un parent désespéré...

Pour cause, les adolescents d'aujourd'hui se sentent souvent isolés et seuls. La jeune recrue de l'armée canadienne est plus friande d'aventure extrême que de mission salvatrice. Tous, certes, ne sombrent pas dans la dépression ou l'agressivité gratuite, mais plusieurs d'entre eux, probablement plus résilients, s'en tirent en développant des idéaux de performance et se fixent des buts grandioses, tels que devenir les plus puissants, les plus brillants, les plus riches, les plus forts ou les plus beaux. Resplendit ou crève; hors de Narcisse point de salut... Je ne doute pas non plus qu'il existe encore de nos jours des jeunes capables d'aimer, généreux, altruistes, dévoués, porteurs d'espoir et réalisateurs de beaux projets de vie, mais ils sont malheureusement soumis aux pressions sociales de la performance, du rendement et à des normes et des contraintes de travail toujours plus exigeantes. Je pense ici, en particulier aux jeunes parents qui doivent accomplir des prodiges pour accommoder vie de famille et boulot.

On peut donc avancer que le repli narcissique que nous observons chez eux est à la fois une défense contre l'évolution accélérée de notre société et une conséquence des limites floues et du matérialisme croissant de celle-ci. Toutefois, il faut reconnaître qu'un repli narcissique stratégique a toujours prévalu durant la crise identitaire; il sert de tremplin pour amorcer le virage de la relation objectale. Dans son repli, l'adolescent apprend à se découvrir et s'accepter avant de pouvoir reconnaître l'autre. Cependant, les jeunes d'aujourd'hui semblent plutôt s'y enliser, les garçons d'une manière plus marquée que les filles. Le sursis relatif de ces dernières pourrait s'expliquer par leur plus grande maturité cognitive et leur instinct maternel, qui les rapproche plus du terminal relationnel que du pôle narcissique et les porterait ainsi à développer des qualités propices au maternage. La résolution œdipienne pousserait la fillette à devenir l'égale de sa mère, la forçant en quelque sorte à grandir. Chez le garçon, par contre, la résolution œdipienne le met en rivalité avec son père

et est porteuse d'une angoisse latente de castration. Cette situation tend à garder le garçon plus proche du pôle narcissique que du mode relationnel-objet, sans pour autant l'y fixer. Il se confine donc longtemps dans des activités ludiques où la compétitivité avec ses pairs et le besoin de vaincre ou de dominer sont centrales. Celles-ci visent essentiellement à surmonter ses angoisses de castration et le préparent au rôle de protecteur et de procréateur. Ce faisant, elles facilitent l'expression d'une certaine violence fondamentale nécessaire aux activités de fécondation, défense territoriale et survie de l'espèce, sans pour autant l'exacerber.

Qu'en est-il donc de ces considérations psychodynamiques et psychodéveloppementales dans cette époque qui favorise la culture du narcissisme ? Dans un premier temps, la jeune fille semble bénéficier de certains avantages. La pilule anticonceptionnelle lui a donné le contrôle de sa fécondité et la liberté de sa sexualité. Elle lui a permis de vivre son adolescence avec moins d'angoisses et plus de disponibilité pour se concentrer sur ses études et sur d'autres activités jusqu'alors réservées aux hommes et pour accéder à une certaine égalité de genre. Le jeune homme, par contre, a vécu le contrecoup de cette révolution et s'est trouvé déstabilisé dans son rôle traditionnel de pourvoyeur, protecteur et procréateur, et s'est souvent senti réduit, à tort ou à raison, au rôle subalterne et éphémère de fécondateur ou uniquement de donneur de sperme, à moins qu'il ne démontrât des qualités exceptionnelles de partenaire responsable, dévoué, doux, un tantinet androgyne et de préférence « métrosexuel ». Une confusion des rôles (Schneider, 2007) s'est donc installée laissant les garçons perplexes face à leur « masculinité », souvent assimilée, selon Pollack (1998), au machisme honni pour son arrogance et sa violence. Beaucoup de leurs activités ludiques essentielles à la résolution de leur complexe d'Édipe ont été considérées à tort violentes et découragées, sinon proscrites. Ils ont souvent été privés de figures paternelles essentielles à leur identification ; les maîtres d'école se font rares, les entraîneurs sont parfois pédophiles et les pères trop souvent absents ou remplacés par les Rambo du petit écran... L'enfant serait de la sorte privé de cette « relation d'activation » qui, selon Paquette (2004), lui transmettrait la confiance nécessaire pour s'ouvrir au monde du relationnel. Adolescents, ils ont précocement accédé à une sexualité active qui a supplanté le jeu de séduction qui avait une fonction de « pare-excitation » et d'étayage du désir érotique. Jeunes adultes, ils ont remplacé le projet familial par celui de partenariat économique où le souci d'une égalité symétrique

a supplanté le plaisir de la complicité et de la complémentarité. Les jeunes femmes, bien que relativement avantagées ou quelque peu épargnées durant leur adolescence se retrouvent, la vingtaine survenue, accablées par la solitude et déchirées entre leur carrière et leur maternité – déboires dignes de *Sexe à New York* – ou aux prises avec les vicissitudes de la monoparentalité. Celles d'entre elles que la confusion des rôles a davantage rapprochées du modèle androgyne font face aux mêmes fléaux que leurs compagnons d'infortune : vide, isolement, colère et désespoir. L'« homme rose » et sa compagne « *superwoman* » n'ont pas la vie facile ; confinés au Donjon de leur narcissisme ou livrés aux Dragons de leur violence et de leur mélancolie : quelqu'un peut-il leur venir en aide ?

À LA RECHERCHE DE SOLUTIONS

Faute de pouvoir arrêter le « progrès », pouvons-nous réduire ses effets collatéraux et prévenir l'effondrement identitaire de nos jeunes ? Il n'est peut-être pas trop tard, mais la démarche est complexe et requiert la concertation et l'effort conjoint de nombreux partenaires de la société. Ceux-ci devraient tout d'abord être suffisamment conscients des enjeux et des obstacles qui les attendent et offrir des solutions réalistes et non dénuées de courage, car elles impliqueront forcément une certaine remise en question de la configuration sociétale actuelle, qui est en crise et, de ce fait, entrave la résolution de la crise identitaire des jeunes. Dans des conditions normales, le moratoire psychosocial d'Erickson devrait servir à l'établissement d'un compromis permettant la résolution de la crise identitaire des jeunes ; la société tolère une certaine dissidence ou déviance de la part de l'adolescent par rapport à ses normes, et celui-ci, dans sa quête, se rapproche un peu plus du modèle social environnant. La non-résolution survient dans deux situations extrêmes. Dans la première, une société ultraconservatrice voudra imposer coûte que coûte ses normes à une jeunesse qui se sent brimée dans son identité ; il en découle un totalitarisme oppressif qui forcera les jeunes à étouffer leur élan identitaire et à devenir conforme au moule créé par leurs aînés, ou bien qui engendrera leur révolte contre le système le forçant à évoluer, comme ce fut le cas en Mai 1968. Dans la seconde, à l'autre extrême, se situe la société actuelle qui évolue trop vite, qui a perdu ses normes et qui entretient tous ses habitants « compactés et homogénéisés » à la remorque du seul progrès technologique. Dès lors, l'espace intergénérationnel est gommé et le jeu d'intimité et de distanciation entre les jeunes et leurs aînés, qui favorise un « nous » qui

rassemble sans englober et un « je » qui différencie sans isoler, n'est plus possible. Les jeunes et leurs aînés, aux prises avec leurs démons, se retrouvent sur le même *Radeau de la Méduse*, tentant de survivre avec pour seule arme leur « violence fondamentale ». Puisse leur « instinct groupal » leur venir en aide !

La résolution de la crise identitaire de nos jeunes passe donc par la résolution de notre crise sociale, mais contrairement à Mai 1968, où deux générations se sont affrontées, cette fois-ci les générations auraient plutôt tendance à se concerter, car si l'on ne peut arrêter le progrès et que l'on ne peut retourner dans le passé, que nous reste-t-il qui ne relève de l'Utopie ?

Une crise est généralement la résultante de nombreux dysfonctionnements survenant à l'intérieur d'un système et de ses différents sous-ensembles. Sa résolution implique donc le repérage et la réparation de chacun de ces dysfonctionnements. Tout au long de cet article, j'ai essayé de nommer ce qui semble mal fonctionner dans notre société et ce qui en découle pour chacun de ses membres et plus particulièrement les jeunes. Je tenterai maintenant d'explorer certaines voies de solution pouvant mener à un dénouement heureux.

La Famille, l'École et la Cité pourraient encore se réapproprier le rôle qui depuis toujours leur est échu et qui leur a peut-être échappé depuis quelques décennies : celui de délimiter un cadre, promouvoir des valeurs, entreprendre des projets et développer un sentiment d'appartenance.

En tout premier lieu, la Famille devrait se questionner sur sa raison d'être première et redéfinir le rôle et la fonction de chacun de ses membres. Quelle que soit la forme ou la structure de sa configuration actuelle, elle ne peut surseoir à sa mission de prendre soin et d'élever adéquatement ses enfants pour leur permettre de devenir des personnes, c'est-à-dire des citoyens respectés et respectueux du monde qui les entoure. Par nécessité ou par cupidité, les parents d'aujourd'hui se retrouvent à remplir une fonction presque exclusive de pourvoyeurs et de fabricants d'« enfants-rois-tout-équipés-en-gadgets » qui deviendront les « androïdes-de-service-du-Village-de-demain ». Il n'en demeure pas moins que tout couple qui nourrit le projet de fonder une famille doit déterminer ses priorités et assumer ses choix. Les parents ne peuvent en aucun cas se soustraire à leur devoir d'entourer leur enfant de l'affection et de la sécurité qui sont essentielles à l'éclosion de ses premières identifications, intimité relationnelle qui permettra paradoxalement la distanciation nécessaire pour établir une relation heureuse à l'autre.

Le rôle du père et celui de la mère ne sont pas interchangeables. Dans le cas d'une famille monoparentale, un tiers signifiant, faisant fonction de père putatif, distanciateur et triangulateur pourrait s'avérer essentiel au bon développement de l'enfant. Les tâches ménagères et nourricières peuvent être partagées également par les deux parents ou pourraient même être inversées, mais en aucun cas l'identité de genre de chacun d'eux ne devrait être occultée sous des prétextes fallacieux qui voudraient, par exemple, que le fait de jouer aux princesses ou à la *Guerre des tuques* favorise le sexisme ou la violence. Un père aurait au contraire tout avantage à assumer son image masculine et une mère son image féminine auprès des enfants, alors que leur apparente image ou attitude « androgynisante » serait un facteur de confusion dans le développement psychosexuel, comme semblent le démontrer les travaux de Pollack (1998), Paquette (2004) et Schneider (2007) cités précédemment.

Enfin, il est du devoir des parents de créer pour leur enfant un environnement propice où il devient bon de jouer, de partager, de s'entraider et de s'aimer. Cette aire de vie se doit aussi d'être encadrée par des règles où l'on apprend à obéir, respecter l'autre, distinguer le bien du mal et découvrir des valeurs qui le relient à ses aînés et à la communauté.

L'École aussi à un rôle important à remplir. Elle ne peut certes se substituer au rôle parental et combler toutes les lacunes structurelles et carences fonctionnelles des familles d'aujourd'hui, mais elle doit comme elle l'a toujours fait dans le passé, assumer son rôle d'offrir aux jeunes les *imagos* identificatrices nécessaires à leur développement et à leur distanciation des *imagos* parentales antérieurement intériorisées. Le maître, l'enseignant, l'éducateur sont porteurs de cette mission qui est l'essence même de leur vocation. Ils se doivent de découvrir les forces vives de leurs élèves et de corriger leurs lacunes, écouter leurs rêves et leurs craintes, éveiller leurs intérêts et les amener à réaliser leurs projets, somme toute, faire en sorte qu'un esprit sain se développe dans un corps sain. L'École n'est pas seulement un lieu où l'on apprend des matières, elle est le lieu où l'enfant et l'adolescent découvrent leurs semblables, apprennent à les respecter, à vivre avec eux et à réaliser des projets ensemble. L'École constitue l'espace essentiel à leur quête identitaire en véhiculant des valeurs autant que des connaissances dans un cadre régi par des règles qui leur permettront de connaître leurs droits aussi bien que leurs devoirs et leurs obligations.

La Cité, enfin, devrait créer des conditions de stabilité et de sécurité propices au développement de l'individu : société de droit et libertés civiques, mais aussi de lois et de règlements qui les encadrent ; prospérité économique respectueuse de l'environnement et empreinte de justice sociale ; promotion des valeurs et projets porteurs d'espoir ; école qui éduque et enseigne ; politiques familiales qui assurent aux parents le temps, l'espace et les moyens nécessaires pour élever leurs enfants ; politiques d'immigration qui assurent aux nouveaux arrivés une place digne dans la société d'accueil et facilitent leur intégration ; réglementations des nouvelles technologies en vue d'endiguer leurs effets pervers potentiels (cybersexe, cyberviolence, clonage, etc.). Ces énoncés peuvent paraître évidents, ambitieux et utopiques à la fois pour nos élus, mais ils demeurent de première nécessité pour garantir une place à nos enfants dans la société de demain.

La cohésion retrouvée entre une famille, une école et une cité qui, par-delà l'adversité, maintiennent intègres leur vision, leur rôle et leur responsabilité vis-à-vis de la jeune génération est la condition *sine qua non* de la résolution de notre crise de société, principal obstacle à sa quête identitaire.

En attendant de gagner cette guerre, il nous faut livrer encore de nombreuses batailles et soigner de nombreuses victimes des bouleversements en cours. Que pouvons-nous faire pour ceux et celles qui « agissent leur violence » ou la retournent contre eux-mêmes ? Ceux et celles qui sont blessés au tréfonds de leur narcissisme, les accros aux drogues, les cyberdépendants, les abusés, les dépressifs, les isolés, les exclus, les marginaux ? Il est évident que chaque problématique nécessite des approches spécifiques et que ceux qui « agissent leur violence » contre autrui ont besoin d'une thérapie différente de ceux qui la retournent contre eux-mêmes, et il en est de même pour les autres manifestations de souffrance. Il n'est pas dans l'objectif de cet article d'aborder ces spécificités, mais plutôt de dégager des principes généraux d'intervention à partir de la lecture psychodynamique et anthropologique qui a été faite.

Ces dernières décennies, il s'est développé de telles surspécialisations dans les différentes disciplines qu'il devient parfois difficile de demeurer à la fois généraliste et spécialiste, et dans ce sens les intervenants vivent un peu la même crise d'identité que les adolescents et que la société contemporaine. Or la souffrance qui afflige les jeunes que l'on traite prend racine dans des causes profondes et multiples, et se manifeste souvent par des problèmes multiples

qui exigent des remèdes très variés qui ne peuvent pas toujours être administrés par une seule personne. Pour éviter un traitement en chaîne qui peut se révéler aussi inefficace que catastrophique, il importe de déterminer pour chaque cas un intervenant ou une discipline principale qui maintiendrait un lien privilégié avec le jeune. Il importe aussi que les différents intervenants partagent une compréhension commune et complémentaire de la problématique et qu'ils sachent travailler en multidisciplinarité, ce qui veut dire savoir communiquer, faire confiance au travail de l'autre et veiller à la cohésion et à la continuité tout au long du traitement. L'intervention qui se développe depuis quelques années auprès des jeunes suicidaires au Québec relève d'une philosophie multidisciplinaire semblable. La baisse significative récente du taux de suicide dans cette tranche d'âge (qui est passée de 16,8 pour 100 000 en 2000 à 8,9 pour 100 000 en 2007, selon les statistiques de l'INSPQ, 2009) pourrait, si elle se maintient, être corrélée à cette politique.

Il importe aussi que les différents intervenants demeurent à l'écoute de la souffrance des jeunes et soient capables de donner du sens aux symptômes qu'ils présentent : quelles sont les craintes qu'ils n'osent s'avouer ? De quoi se sentent-ils blessés ? Reconnaisent-ils la rage dont ils sont porteurs ? Qu'en font-ils ?

Enfin, comme on a pu le constater, la conjoncture sociale actuelle par l'insécurité qu'elle génère et par la désagrégation du tissu familial qu'elle provoque crée des conditions favorables à l'émergence de psychopathologies du narcissisme. À l'instar de Grünberger (1962), ce type de pathologies requiert des accommodements particuliers pour que la personne qui en est affligée enclenche un travail psychique pouvant l'amener vers une relation objectale possible. Pour sortir de son repli narcissique, le jeune doit rompre avec sa méfiance, entre-temps le thérapeute devra lui faire une place en l'acceptant tel qu'il est et être capable contretransférentiellement de contenir les identifications projectives émanant de sa violence fondamentale. Un cadre sécurisant et un espace, ni trop plein ni trop vide, ni trop flexible ni trop rigide, concourront à l'émergence d'un « jeu thérapeutique » ouvert sur des identifications possibles à l'autre ainsi qu'à la découverte de ses forces vives et lui permettront finalement de renouer avec le monde qui l'entoure et de se réapproprier sa destinée.

Le contexte social lié au phénomène de globalisation complexifie la résolution de la crise identitaire des jeunes. En émettant ce point de vue, j'ai tenté à travers une

lecture psychanalytique de donner du sens à des événements indépendants et d'impact probablement inégal qui convergent au carrefour de l'adolescence et risquent de modifier les processus de réorganisation et de réaménagement qui doivent normalement y prendre place. Comme je l'ai souligné, il existe à l'heure actuelle de solides évidences d'un estompage de la phase de latence, accompagné de comportements hypersexualisés chez les préadolescents, ainsi que d'une prolongation de la phase de l'adolescence qui s'étire dans la vingtaine avancée. Vraisemblablement, en rapport avec l'insécurité provoquée par de nombreux bouleversements sociaux, politiques, économiques et environnementaux à l'échelle planétaire, des réflexes archaïques sont réactivés avec comme conséquence l'émergence de comportements violents, aussi inusités que gratuits s'étalant sur une large fourchette allant de l'intimidation aux tueries de masse, en passant par le *hooliganisme*, les *gangbangs*, les automutilations et le suicide. Il existe sur ces phénomènes une littérature et des statistiques nombreuses qui confirment que les jeunes de 15 à 25 ans en sont les principaux acteurs ou victimes. On note aussi chez les jeunes une tendance à développer des comportements narcissiques de repli qui entravent l'établissement d'une relation objectale saine qui devrait, en fin d'adolescence, leur permettre un rapport fructueux et harmonieux avec les autres, notamment leurs conjoints et leur progéniture. Cette dernière hypothèse mériterait d'être plus étoffée par des études systématisées. Pour l'instant, elles ne sont qu'embryonnaires ou anecdotiques.

En conclusion, la quête identitaire des adolescents aujourd'hui me paraît plus ardue et peut facilement s'embourber dans

les méandres du Village Global. Isolés, insécurisés et privés d'images identifiantes consistantes, ils se sentent traqués et confrontés au déchaînement de leur violence fondamentale. Pour leur venir en aide et les guider à travers un monde qui change trop vite, nous nous devons de préserver notre capacité de les reconnaître, de les accepter et de leur procurer l'espace et le cadre où il leur est encore permis de rêver et de devenir relationnels.

Bibliographie

BERGERET, J. (1984). *La violence fondamentale: l'inépuisable Œdipe*, Paris, Dunod, coll. « Psychismes ».

BOUCHARD, P., N. BOUCHARD et I. BOILY (2005). *La sexualisation précoce des filles*, Montréal, Éditions Sisyphie.

ERICKSON, E.H. (1968). *Identity, Youth and Crisis*, New York, W.W. Norton and Company.

FREUD, S. (1988 [1915]). *Actuelles sur la guerre et la mort*, O.C.F. XIII, Paris, Presses universitaires de France, p. 125-155.

FREUD, S. (1991 [1921]). *Psychologie des masses et analyse du moi*, O.C.F. XVI, Paris, Presses universitaires de France, p. 5-85.

FREUD, S. (1993 [1912-1913]). *Totem et tabou*, Paris, Gallimard.

FREUD, S. (1994 [1927]). *L'avenir d'une illusion*, O.C.F. XVIII, Paris, Presses universitaires de France.

FREUD, S. (1994 [1930]). *Le malaise dans la culture*, O.C.F. XVIII, Paris, Presses universitaires de France.

GIRARD, M. (2006). « Après "Si la vie vous intéresse", "Vivez l'aventure en Afghanistan" », *La Presse*, Montréal, édition du 14 août.

GROUPE DE TRAVAIL POUR LES JEUNES (1991). *Un Québec fou de ses enfants*, rapport du Groupe de travail pour les jeunes, Québec, Ministère de la Santé et des Services sociaux, Direction des communications.

GRÜNBERGER, B. (1962). « Considérations sur le clivage entre le narcissisme et la maturation pulsionnelle », *Revue française de psychanalyse*, vol. 26, n° 2-3, p. 179-209.

GUIGNARD, F. (2006). *La psychanalyse et l'enfant dans la société occidentale d'aujourd'hui*, Première Conférence internationale du COCAP, Buenos-Aires, août.

JEAMMET, P. (2002). *L'adolescence*, Paris, Éditions J'ai Lu.

KAËS, R. (1979). *Crise, rupture et dépassement: analyse transitionnelle en psychanalyse individuelle et groupale*, Paris, Dunod, coll. « Inconscient et culture ».

PAQUETTE, D. (2004). « La relation père-enfant et l'ouverture au monde », *Enfance*, vol. 2, n° 56, p. 205-225.

POLLACK, W. (1998). *Real Boys: Rescuing Our Sons from the Myth of Boyhood*, New York, Henry Holt and Company.

ROBERT, J. (2005). *Le sexe en mal d'amour: de la révolution sexuelle à la régression érotique*, Montréal, Éditions de l'Homme.

SCHNEIDER, M. (2007). *La confusion des sexes*, Paris, Flammarion.

WINNICOTT, D.W. (1975 [1971]). *Jeu et réalité: L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient ».

Note

1. Le « Village Global » ou « Village Planétaire » est une expression du philosophe et sociologue canadien Marshall McLuhan, dans son ouvrage *The Medium is the Massage* (1967) pour qualifier les effets de la mondialisation, des médias et des technologies de l'information et de la communication qui ramèneraient la planète à une dimension de village et ses habitants, à une même communauté « où l'on vivrait dans un même temps, au même rythme et dans un même espace ».

